

## Vues d'Afrique 2003 | Longs métrages fiction

### Signes extérieurs de richesse

Élie Castiel

Number 226, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48296ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

#### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Castiel, É. (2003). Vues d'Afrique 2003 | Longs métrages fiction : signes extérieurs de richesse. *Séquences*, (226), 8–9.

# Manifestations

Vues d'Afrique 2003 | LONGS MÉTRAGES FICTION



Abouna

## Signes extérieurs de richesse

Les cinémas africains ont évolué. Le peu de moyens techniques ne sont plus une excuse pour ne pas bien filmer. Pour contre-carrer tout aspect financier excessif, on tourne, comme le font d'ailleurs plusieurs cinéastes occidentaux et américains, en numérique.

Jadis porteur d'un poids colonial qui se manifestait dans la plupart des productions, le cinéma des Africains arbore avec fierté ses différents étendards nationaux. Moyens d'expression des pluralités, parfois même des excès, toujours près de l'humain, jamais futiles, les cinémas d'Afrique entrent dans la première décennie du nouveau siècle par la grande porte.

Il déroute, scandalise et s'assume. C'est le cas, en particulier, de Nabil Ayouch (**Ali Zaoua**) qui, avec **Une minute de soleil en moins** (Maroc) oblige les protagonistes à se confondre à la caméra. Peu importe un récit tournant autour d'une enquête, quelque part à Tanger. On ne reconnaît même pas la ville. Concentrant son énergie sur les personnages et essentiellement sur celui de l'inspecteur (un jeune homme qui cherche sa voie et son âme plutôt que l'objet de son investigation), le jeune réalisateur a construit une œuvre où l'objectif de la caméra se rapproche des corps avec une grâce et une volupté déconcertante. La nudité masculine est ici montrée avec exaltation, sans tabou, sans complexe. La sexualité s'exhibe, jouit, ne recule devant rien. Le tournage en numérique, avec le grain de pellicule qu'il laisse au passage et plus encore sa flexibilité dans le mouvement, donne au film cette liberté que les autres produits que nous avons pu voir ne possédaient pas malgré leurs nombreuses autres qualités.

Sauf sans doute dans le cas de **Bedwin Hacker** (Tunisie) de Nadia El Fani, un autre film qui respire, intransigeant, moderne, actuel. À partir d'une oasis dans le désert tunisien, une jeune femme transmet des signes par Internet qui brouillent les programmes des chaînes de télévision. Avec El Fani, les nouvelles technologies ne sont plus affaires d'Occident. Elles s'universalisent, se démocratisent et contribuent à la réalité inébranlable de l'évolution. Mais en fin de compte, sans crier gare, la jeune réalisatrice annonce un message humain. La technologie n'a de place dans ce monde que si elle évite de corrompre l'âme. Nadia El Fani a réalisé un film en avance de son temps. Cet acte de militantisme ne peut être qu'encouragé.

Mama Keïta est plus classique. Avec son poétique et séduisant **Le Fleuve** (Guinée), il réussit à doter un récit conventionnel d'un amalgame de trouvailles dans la mise en scènes (refus du linéaire, situations imprévues, finale déconcertante). Sans oublier qu'il met en scène Stomy Bugsy, sorte de Vin Diesel européen, mais beaucoup plus juste et convaincant que son homologue américain. De la même région, Cheick Doukouré procure des moments de douce folie dans **Paris selon Moussa**, un film attachant qui, sous des dehors de comédie, laisse pourfendre la véritable tragédie de son héros, victime des lois rigides de l'immigration.

Jadis, le Tunisien Nouri Bouzid nous avait séduits avec **L'Homme de cendres**, **Les Sabots en or** et **Bezness**. Avec **Poupées d'argile**, il construit un récit un peu plus compliqué où il est parfois difficile de percer le mystère de chacun des personnages. Mais peut-être qu'il s'agit aussi d'un problème de mise en scène, ici affligée de nombreuses futilités. Mais du point de vue dramatique, son film fonctionne à merveille.



On se laissera séduire par le chaleureux et hypnotique **Abouna** (Tchad) de Mahamat-Saleh Haroun, *road-movie* dont la caméra se déplace à la cadence des principaux personnages (deux jeunes à la recherche de leur père), lente, majestueuse, désorientée, suivant le rythme de la vie.

Flora Gomes a réalisé une excitante comédie musicale avec **Nha Fala**, et qui rappelle les premiers essais militants du Mauritanien Med Hondo (**Les Nègres marrons de la liberté**), notamment dans leur approche brechtienne (refus de s'identifier à un héros, participation du mouvement collectif).

L'ultime récompense est allée à **Rachida** de Yamina Bachir-Chouikh (Algérie). Véritable *cri de femme*, le premier long métrage

de la compagne du cinéaste Mohammed Chouikh (**La Citadelle**) vaut beaucoup plus pour le fond que pour la forme. Si **Rachida** n'innove pas du côté formel, il avance de plusieurs pas sur le plan du récit. Car c'est aussi le désespoir, l'amertume, l'injustice... mais plus encore, une façon pour le cinéma algérien de renaître de ses cendres, de reprendre goût à la vie tout simplement en la filmant malgré tous ses dérapages incontrôlés.

Les cinémas africains respirent d'un souffle nouveau. En filmant le visible, l'actuel et le quotidien, il ne fait qu'entamer un processus de démocratisation de l'image. En soi, un geste tout à fait politique.

Élie Castiel

## Manifestations

### Vues d'Afrique | DOCUMENTAIRES

#### Portraits de femmes

Algérie, par ses malheurs divers, se rappelle souvent à notre attention à la lecture ou à l'écoute des nouvelles quotidiennes. Le festival contenait plusieurs documentaires qui permettaient de mieux comprendre ce qui s'y passait, prenant le temps d'expliquer et de mettre des visages et des voix sur ces statistiques. On a ainsi pu voir de saisissants portraits de femmes, de ces « Rachida » pour reprendre le nom de la protagoniste du magnifique film de Yamina Bachir-Chouikh dont parle ci-contre Élie Castiel, que ce soit la jeune fille sauvée hier in extremis d'un massacre et encore traumatisée dans **Guerre sans images** de Mohamed Soudani ou la femme en colère tonnant contre ses compatriotes amorphes devant les massacres dans **Algérie(s)** de Malek Bensmail, enquête très fouillée sur les quarante ans d'histoire depuis l'indépendance. Le film d'André Gazut, **Pacification en Algérie** sur la guerre d'Algérie ne contient que peu de témoignages de femmes mais il permet de comprendre les assises de la situation actuelle et nos télévisions publiques devraient programmer ces deux films dans une soirée thématique.

En Afrique subsaharienne, tout un pan oublié de l'histoire du cinéma est redécouvert par la réalisatrice Rahmatou Keita dans **Al Lèssi : une actrice africaine** sur Zalika Souley du Niger. La qualité des témoignages et des extraits permet de mieux apprécier la difficulté de tourner hier ou aujourd'hui dans ces pays. Le festival pourrait programmer quelques-uns des films de cette grande actrice l'an prochain et le jury documentaire, dont je faisais partie, a décerné à ce portrait, le prix Images de femmes (Oxfam).

Un homme éduqué loin de son village, vivant souvent en Europe, revient dans son village du Bénin pour revoir sa mère et se rappeler ses premières années avec elle. Cela donne **Si-Gueriki, la Reine-Mère** d'Idrissou Mora Kpaï du Bénin, étonnant et aimant portrait d'une mère et des autres femmes de sa famille. Le



Rachida

réalisateur, partant de la cour intérieure d'une grande habitation et y revenant toujours, construit des cercles concentriques où la complexité des rapports et l'évolution de ceux-ci depuis une trentaine d'années sont expliquées. On est surpris de voir la complicité entre la mère et la deuxième épouse du père ou l'importance de cette famille chez le peuple des Wassengarar. La réalisatrice camerounaise Oswald Lewat dans **Au-delà de la peine** dénonce, à partir d'un cas-type, l'incurie du système judiciaire de son pays et notre jury lui a décerné le prix des Droits Humains (Ceci).

Une autre famille élargie d'un type différent est découverte par Marie Binet dans **Noir comment ?** Cet autoportrait généalogique d'une Normande à la recherche de l'histoire de sa mère et qui se trouve finalement un demi-frère marseillais et une pléthorique parentale martiniquaise pose intelligemment, dans ce monde aux immigrations constantes, un nouveau regard sur l'identité et le jury Écrans Nord-Sud a eu fortement raison de lui décerner le prix Radio-France Outremer (RFO Sat).

Luc Chaput